

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 10 Cents

Autre " 5 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

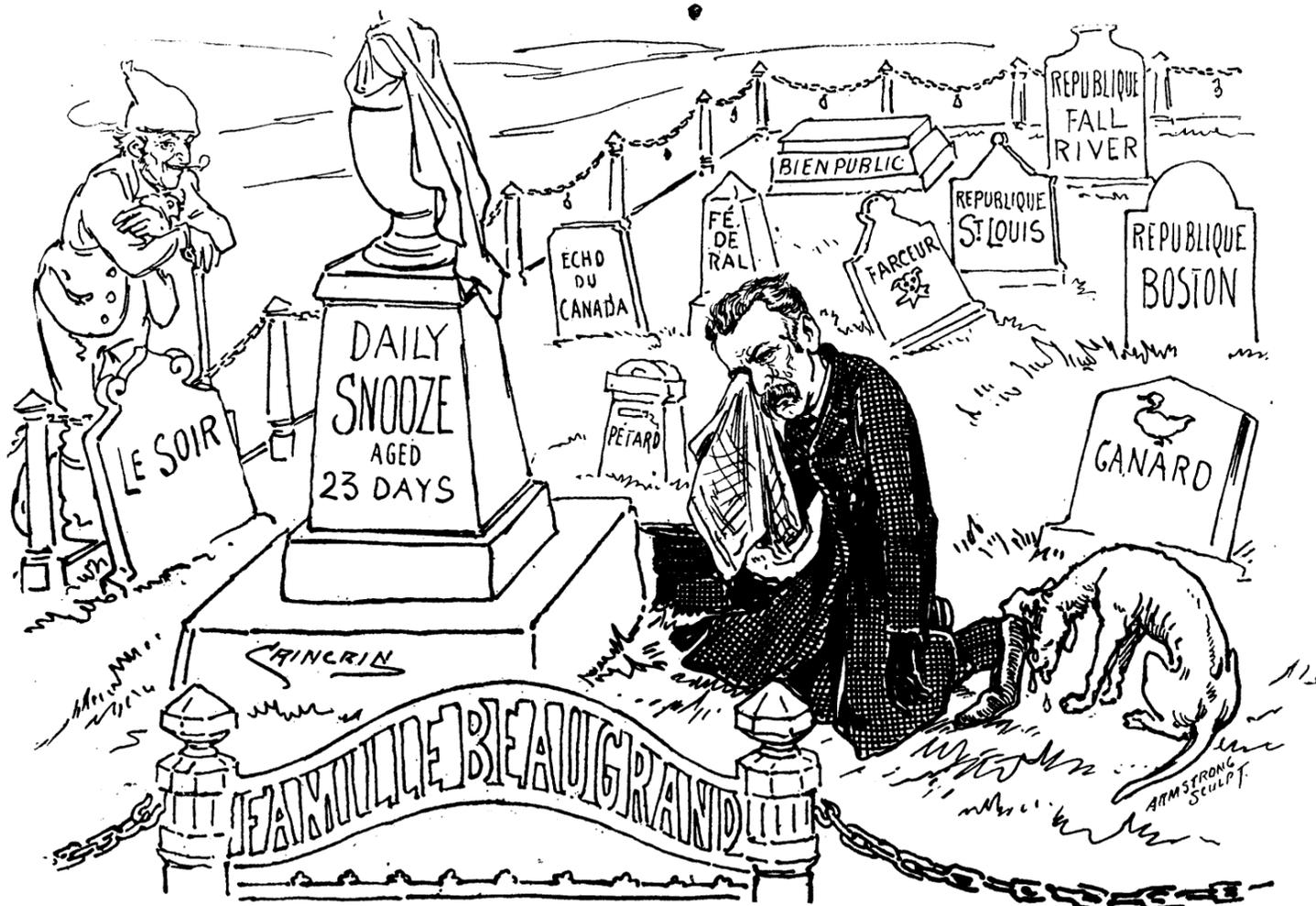
LE NUMERO

DEUX CENTIMS

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 5 NOVEMBRE 1887

No 7



REQUIESCAT IN PACE

LADÉBAUCHE (*fossoyeur*)—En voilà onze qui crèvent entre vos bras, M. Beaugrand. Encore un pour faire la douzaine. Votre lot commence à être joliment rempli. Pensez à moi à votre prochain enterrement. C'est triste de voir tant de vos enfants morts sans recevoir les derniers sacrements.

UN SUJET PIQUANT

L'origine de la puce !

Etrange recherche, n'est-ce pas ? que celle-là ! Mais il ne s'agit que de l'origine que les diverses légendes peuvent prêter à ces malfaisants insectes.

Un chercheur vient de s'amuser à ce piquant petit travail (piquant est le mot !) et il a recueilli d'amusantes fables sur ce sujet.

Voici d'abord une légende turque, qui a été transcrite par le consul de France à Salonique :

Lors du déluge, Noé n'avait voulu admettre dans l'arche aucun des insectes à piquer, mais, malgré son désir, il avait été forcé de recevoir le serpent.

Or, une voie d'eau étant venue à se déclarer à l'arche, celle-ci était en passe de sombrer, lorsque le serpent proposa à Noé de boucher la voie d'eau, mais à la condition d'avoir le droit de piquer le premier être qui sortirait de l'arche.

Devant la nécessité, Noé accepta cette proposition. Le serpent alla donc s'enrouler sur la voie d'eau, de manière à l'aveugler complètement. Il ne bougea de sa place que lorsque l'arche se fut arrêtée sur le mont Ararat. Alors, il se dressa devant Noé et réclama la récompense promise. Or, le premier être qui voulut sortir fut Sem, l'aîné des enfants de Noé. Celui-ci était au désespoir et, pour sauver son enfant, il coupa de sa hache le serpent en plusieurs morceaux.

Du corps de l'animal s'élancèrent des myriades d'insectes malfaisants, moustiques, taons, puces, qui mordirent de leur mieux Noé et ses enfants.

Selon une légende de la Haute-Bretagne, le Père-Eternel, n'ayant rien de mieux à faire, se promenait un jour avec saint Pierre.

Ils rencontrèrent une bonne femme qui avait l'air si malheureuse qu'elle faisait compassion.

—Va donc voir ce qu'elle a, dit le Père-Eternel.

—Elle s'ennuie, répondit saint Pierre après qu'il l'eut interrogée.

—N'est-ce que cela ?

Et le Père-Eternel, ne dédaignant pas d'être facétieux, prit une poignée de sable et la jeta sur la femme. Aussitôt, chaque grain de sable se changea en une puce, et la femme, se sentant mordue, se mit à les prendre. Chaque fois qu'elle était parvenue à en attraper une, sa figure changeait et prenait un air de contentement.

—Ah ! à la bonne heure, dit saint Pierre, elle ne s'ennuie plus !

Il est curieux, du reste, que ce désagréable insecte ait inspiré d'assez gracieuses histoires.

Dans l'antiquité grecque, la puce était autrefois une jeune femme, amoureuse d'Endymion, qui exhalait son amour aux oreilles du héros, pour essayer de gagner son cœur et qui venait lui chanter les chants les plus doux.

Endymion, peu galant, ne l'écoutait pas et se fâcha un beau jour. Il invoqua la Lune, qui métamorphosa la pauvre amoureuse. C'est, non par cruauté, mais par amour que la puce boit le sang des hommes.

Véritablement, c'était avoir bien de la philosophie et de l'indulgence que d'expliquer d'une façon aussi aimable les morsures de cette affreuse petite bête !

Dans les livres publics, la puce est, au moins, franchement traitée en ennemie. Ils rapportent que le Ciel, pour punir les hommes, changea tous les grains de poussière en insectes, qui dévorèrent les plus coupables, lentement.

Malheureusement, il n'y a pas que les coupables, aujourd'hui, qui soient en butte aux piqures de la puce. Les plus honnêtes gens du monde peuvent, eux aussi en une nuit passée à la campagne ou dans une chambre d'hôtel, subir, bien inutilement, le même supplice !

X..., a un frère avec lequel il est brouillé. On demandait à son petit garçon, en lui montrant son oncle.

—C'est votre oncle, ce monsieur ?

—Oh ! non.

—Mais, c'est le frère de votre père ?

—C'était son frère, quand il était petit !

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.
L'abonnement est de \$1.00 par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents seize cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 5 NOVEMBRE 1887



LE PETIT BAPTISTE ET SON PAPA

Baptiste.—Amène-moi donc visiter les bu-
reaux de l'*Etendard*. Ça m'amuse moi de
voir le grand Vicaire.

Ladèbauche.—Pas moyen, mon garçon, le
grand Vicaire est allé faire une tournée pas-
torale aux Etats-Unis. Il est rendu mainte-
nant à Philadelphie.

Baptiste.—Quand il est en voyage comme
ça, qui est-ce qui écrit dans son journal ?

Ladèbauche.—Ce sont ses deux garçons.
Il est en train de les dompter pour en faire
des castors à longs poils.

Baptiste.—Y a-t-il longtemps qu'ils écri-
vent comme ça dans la gazette de leur papa ?

Ladèbauche.—Environ un an et demi. Il y
en a un qui signe ses articles Jean d'Arc, par-
cequ'il se croit descendant en ligne directe
de la Pucelle d'Orléans. C'est sur les épaules
de ce jeune homme là que le G. V. se pro-
pose de laisser tomber son petit miteau, lors-
qu'il partira pour le céleste séjour.

Baptiste.—Et puis l'autre ?

Ladèbauche.—L'autre, mon fils, signe ses
articles du nom d'Héraclite, un ancien philo-
sophe qui ne faisait que pleurer. Ce nom
convient beaucoup à un journaliste castor,
parcequ'il braille continuellement, n'étant
jamais satisfait de ce qui se passe dans son
pays.

Baptiste.—Ils ne doivent pas s'amuser
beaucoup ces deux jeunes-là s'ils sont conti-
nuellement sous la surveillance de leur papa.

Ladèbauche.—Le grand Vicaire prétend
leur laisser un jour la direction de l'*Etendard*.
Je te garantis qu'il les a mis à cheval
sur les principes de son école. Avant deux
ans ils auront un stock d'hérésies et de pro-
positions condamnées, aussi riche que celui
de leur père. Il leur a déjà montré la diffé-
rence entre un bon catholique et un franc-
maçon, entre un chou de Siam et une carotte
à moreau, entre un castor et un conservateur,
entre les bons et les mauvais évêques. Il leur
inculquera plus tard des notions sur l'art de
semer et de tirer les carottes. Je te garantis
qu'il sont à bonne école.

Baptiste.—Mais, papa, je crois que Jean
d'Arc est allé à l'opéra français l'autre soir.
Est-ce que ce n'est pas défendu ?

Ladèbauche.—Mais très certainement que
c'est défendu par l'évêque. Jamais je
ne croirai que Jean d'Arc soit allé à l'Acadé-
mie de Musique. Es-tu sûr de ce que tu
me dis ? Si c'est le cas je leur ferai une mo-
rale dans le VIOLON.

Baptiste.—Je n'en suis pas bien sûr, mais
j'ai de fortes doutances. Ce matin je lisais
l'*Etendard* du 28 octobre et qu'est-ce que
j'y vois. Un article d'un de ces messieurs
qui parlait du grand Vizir Nicobar. Tu sais,
papa, que c'est Mezière qui joue ça dans le
Grand Mogol. Dans cette pièce-là il y a des

choses d'un raide à faire rougir un policeman.
Si Jean d'Arc n'avait pas vu le Grand Mo-
gol, il n'aurait pas parlé de Nicobar.

Ladèbauche.—Il ira loin le jeune homme
s'il va déjà à l'opéra français. Toi, Baptiste,
je te défends bien d'y aller. Il n'y a que des
possédés qui assistent à ces représentations-
là. Ces opéras sont tellement immoraux que
la Corporation a envoyé soixante hommes
de police sur la rue Ste. Catherine le soir de
la représentation du Grand Mogol pour bâ-
tonner les paroissiens qui y étaient allés. Ils
ont bien mérité la volée qu'ils ont reçue ce
soir-là. Je ne les plains pas. Ils ont subi la
peine temporelle attachée à leur péché. On
me dit qu'ils ont pris des actions en dom-
mages contre la Corporation. Si je suis un
des jurés dans l'affaire je te garantis que je
leur en trouverai un verdict de dommages...
dans le dos.

Baptiste.—Si nous faisons un tour à la
Patrie maintenant. J'aimerais bien à parler
à M. Beaugrand.

Ladèbauche.—Pas d'affaire à la *Patrie*
aujourd'hui, mon ami. M. Beaugrand est
parti pour New York.

Baptiste.—Est-il allé là pour l'emprunt
de \$3,500,000 de M. Mercier ?

Ladèbauche.—Non pas du tout. Les
Rouges ne parlent plus de l'emprunt. Je
commence à croire qu'il a fiolé. M. Beau-
grand a le cœur bien gros et il a été obligé
de partir pour les Etats Unis à cause de la
mort de son journal anglais le *Daily Snooze*.
Il aurait été embêté à chaque minute par des
amis qui lui auraient parlé de cette malheu-
reuse affaire. Et pourtant c'est la faute à
M. Mercier si le nouveau journal a claqué.

Baptiste.—Comment ça, papa ?

Ladèbauche.—C'est pourtant facile à com-
prendre. Les rapports entre le propriétaire
de la *Patrie* et le premier ministre de Qué-
bec sont un peu clairottes. M. Beaugrand
croit que son ami Mercier allait lui laisser
prendre le beurre à poignée à même la
linette, mais débarque, ça n'était plus ça.
M. Mercier savait que M. Beaugrand s'était
acquis une fortune assez chouette au dépens
du parti rouge pendant qu'il était dans l'op-
position. Il se rappelle encore la façon que
lui a faite M. Beaugrand lorsqu'il publiait le
Temps. Aujourd'hui il met en pratique la
sage maxime : Charité bien ordonnée com-
mence par soi-même.

M. Beaugrand a fait la bêtise de compter
les œufs dans le ventre de la poule. Il a
compté sans son hôte, voilà. Maintenant,
mon garçon, reprenons le chemin de tantôt
et allons à la maison. On s'est assez prome-
né, allons prendre notre diner.

La mort du "Daily Snooze."

Mr. Editor of the *Fiddle*,
Dear Sir.

Our dog is dead. The leaf of Mr. Beau-
grand has passed from life to decease,
because he was not enough big sleeve with
Mr. Mercier. We dont publish journals for
some plums. Mr. Beaugrand is rough to the
trigger and he loves to tie his dogs with
some sausages. He has promised me more
of butter than of bread, because he thought
that the larks would fall all roasted in his
beak. He believed that Mr. Mercier would
put some butter in his spinages. But he has
poked his finger in the eye as far as the
elbow. Mr. Mercier is not so beast as he has
the tune. He is a man who dont blow his
nose with neighborhoods of earthen pans.
He recalls himself of the knocks of saw that
he received from *La Patrie* when he had
published *Le Temps*. That had rested to
him on the heart and to-day he wishes to
make him smell it and he says to him :
"Disembark of the colt."

To-day the *Daily Snooze* is deunct and
I find myself one finger in the nose and the
other you know where.

After having been twenty-three days to
the service of Mr. Beaugrand I am Big-John
as heretofore and I will have a doleful
fashion when I will return to Moncton, N.B.

My great conscience of the good God ! I
would not have ever thought that Mr. Beau-
grand would have poked me in it like that.

I have the heart very big and when I
sleep I have the heavy in dreaming to the
Daily Snooze.

JOHN CRACKSON,
Editor.

TRADUCTION.

M. le rédacteur du *Violon*,
Cher monsieur,

Notre chien est mort. La feuille de M.
Beaugrand a passé de vie à trépas, parce
qu'il n'était pas assez gros manche avec M.
Mercier. Nous ne publions pas des jour-
naux pour des prunes. M. Beaugrand est
dur à la détente et il aime à attacher ses
chiens avec de la saucisse. Il m'avait pro-
mis plus de beurre que de pain, parce qu'il
croyait que les allouettes lui tomberaient
toutes rôties dans le bec. Il croyait que
M. Mercier mettrait du beurre dans ses
épinards. Mais il s'est fourré le doigt dans
l'œil jusqu'au coude. M. Mercier n'est pas
si bête qu'il en a l'air. C'est un homme
qui ne se mouche pas avec des quartiers de
terrine. Il se rappelle les coups de scie
qu'il a reçus de *La Patrie* lorsqu'il a publié
Le Temps. Cela lui était resté sur le cœur
et aujourd'hui il veut le lui faire sentir et il
lui dit : "Débarque de dessus le poulain."

Aujourd'hui le *Daily Snooze* est mort et
je me trouve un doigt dans le nez et l'autre
vous savez où.

Après avoir été vingt-trois jours au ser-
vice de M. Beaugrand, je suis Gros-Jean
comme ci-devant et j'aurai une triste façon
lorsque je retournerai à Moncton, N.B.

Ma grande conscience du bon Dieu, je
n'aurais jamais pensé que M. Beaugrand
m'eût fourré dedans comme cela.

J'ai le cœur bien gros et lorsque je dors
j'ai le pesant en songeant au *Daily Snooze*.

LE RÉDACTEUR EN CHEF.

Le carnet d'un ministre.

Nous avons eu la chance de trouver sur
un fauteuil de char Pullman un carnet
élégamment relié. Piqué par la curiosité
nous avons lu quelques pages du manuscrit
et nous sommes arrivé à la conclusion que
ce livret appartenait à un ministre du Cab-
inet Mercier.

Qui ? Le nom du propriétaire ne paraiss-
ait pas sur le carnet :

Lundi.—Levé à 8 heures. Pris un pick
me up. Promenade sur la plateforme pour
me donner de l'appétit.

Déjeuner à 9 heures.
9.30 a. m., pris un "pousse café," une
rincette et surrincette et fumé un cigare.

10 a. m., été voir la citadelle.
11 a. m., été aux bâtisses du Parlement.
Rencontré McShane. Pris deux schnuffers.

12, midi, lunché chez McShane. Mangé
irish stew.

1 p. m., été au bureau, fumé un cigare.
Pensé à l'affaire de Campeau. Enverrai un
chèque demain.

2 p. m., promenade à Beauport avec les
ministres étrangers.
4.30 p. m., bu champagne chez Mercier.
Fumé deux cigares.

5.15 p. m., Promenade sur la Grande
Allée. Entré chez Shehyn, pris deux verres
de champagne.

6 p. m., diné au champagne chez Gagnon.
8 p. m., fait une partie de cœur avec
Amyot et Peltier.

10 p. m., été voir un ami, rue Ste. Hélène.
11 p. m., pris champagne avec des amis
au St. Louis. Fumé trois cigares.

11.45 p. m., un ami m'apprend comment
on arrête le hoquet.

1.10 a. m., couché avec mes bottes. Cau-
chemar. Rêvé que le lieutenant-gouverneur
faisait un coup d'état

3 a. m., réveillé en sursaut, ôté mes bottes
et recouché.
Tel était le bilan du premier jour de la
conférence interprovinciale.

ON DEMANDE

Des relieurs pour relier la file complète
du *Daily Snooze* en peau de chagrin rouge.
On donnera un prix libéral.
S'adresser au bureau de la *Patrie*.

COUPS D'ARCHET

La sonnette de la résidence de madame
X... dont le mari est un des parvenus les
mieux en vue de la rue Saint-Denis, a été
agitée avec violence, à huit heures du soir.
Madame, après avoir jeté un regard par
la fenêtre, se tourne vivement vers son mari:
—Tiens, Charles, c'est justement l'ex-
press qui nous apporte le nouvel ameuble-
ment de chambre à coucher que nous avons
acheté ce matin. Va dire aux hommes que
je ne veux pas le recevoir.

—Pourquoi ça ? demanda M. X...
—Pourquoi ça ? Penses-tu que je vais dé-
penser \$175 pour un ameublement de cham-
bre à coucher et le voir entrer ici à la noir-
ceur, de sorte que mes voisines ne le ver-
ront pas sortir de la voiture ? Non, si cela
dépend de moi, cela ne se fera point !

M. Luther F. Brooks, de Boston, a trouvé
un poisson pétrifié à 3,000 pieds au-dessus
du niveau de la mer. On suppose que ce
poisson a été pétrifié par l'étonnement qu'il
a éprouvé de se trouver si près du ciel.

En Chine, lorsque l'empereur se marie,
les rues doivent être réparées et nettoyées
de la manière la plus méticuleuse quelques
jours avant la cérémonie. Les citoyens de
Montréal devraient signer une requête au
maître du Céleste Empire le priant de venir
faire ses noces parmi eux.

Au recorder.
Un individu à la figure congestionnée et à
la toilette éraillée paraît devant le tribunal.
—Vous paierez une amende de \$20, dit
le recorder.

—Vingt piastres pour m'être saoulé ?
—Non, pour vous être laissé prendre. Il
y a des centaines de citoyens qui se saoulent
tous les soirs que le bon Dieu amène et je
ne leur donne pas un sou d'amende. Je ne
condamne à l'amende que ceux qui sont
pris.

Le père.—Ma fille, je dois partir de la
ville demain matin, par le train de quatre
heures. Le réveille-matin ne fonctionne
plus. Quelqu'un devra passer la nuit debout
pour me réveiller à temps.

La fille.—C'est moi qui veillerai, papa.
—Ma chère enfant, tu es un bon cœur et
tu es toujours prête à faire du plaisir à ton
père. Mais comment t'y prendras-tu pour
te tenir éveillée tout le temps.
—Oh ! oui, Arthur va veiller avec moi,
ce soir.

L'enseigne d'un *Tonneau Rouge* au No. 88
de la rue St-Laurent, sert à indiquer au
public l'endroit où le connaisseur en vins
fins et en liqueurs les plus pures trouvera
toujours satisfaction. Ce restaurant acquiert
sa popularité par l'excellence de ses boissons
et de ses cigares. Le client y est toujours
accueilli avec urbanité par des commis
d'expérience dans la préparation des *mixed
drinks*.

Deux sports canadiens causent de la pê-
che.

—Ne me parle plus de la pêche. Le pois-
son que l'on prend ne vaut jamais le coût
de l'agres et le temps perdu. La dernière
fois que je suis allé à la pêche j'ai perdu
deux lignes de suite.
—Moi, la dernière fois, j'ai perdu une
ligne de suite.

Pendant la soirée de jeudi dernier, un
étranger arrêtait un passant au coin des
rues Saint-Denis et Sherbrooke et lui de-
mandait de lui indiquer la route à suivre
pour arriver au No. ... de la rue Drolet.
Le passant donna à l'exotique les indica-
tions voulues. Celus ci, arrivé au coin de la
rue Roy, vit sur un revers l'inscription
suivante :

RUE DROLET

Il se crut un moment sous l'effet d'une
hallucination causée par des libations trop
copieuses.

Il se tenaillait le cerveau pour compren-
dre la situation qui lui était faite par ces
lettres fantasmagoriques, lorsqu'un résident
de l'endroit lui dit : Vous êtes dans le bon
chemin. Continuez votre route. Demain
je dirai au *Violon* de faire danser M. Gosse-
lin, de la corporation, pour avoir confié à
des gens qui ne savent pas lire la tâche de
poser les noms des rues sur les lanternes.

Il y a des Anglais qui croient que les Ca-
nadiens français parlent et écrivent la lan-
gue anglaise très incorrectement.
Ces gens là doivent être bien désabusés
lorsqu'ils lisent le français tel qu'il est écrit
par des avocats distingués d'Ontario.
Un de nos amis qui arrive de Cornwall,

nous a donné deux annonces telles qu'elles ont été rédigées et affichées dans le palais de justice par MM. Macleannan, Liddell et Cline, avocats. Voici l'annonce dont l'originale est en notre possession :

Dessous et par le Virtù d'un pouvoir de Vente Contenu en deux different Hypothèque qui seront produits le Jour de la vente. Vente samedi le 29 oct. 1887 au palais de justice deux heures de l'après midi, les proprietes franc fief suivants.

Morceler 1.—Lot No. 28, 8me Concession du jurisdiction de Cornwall dans le Comte de Stormont, 200 arpents plus au moins.

Morceler 2.—Lot No. 29, 8me Concession du jurisdiction de Cornwall, 200 arpents plus au moins.

Dessus Morceler 1.—Il y'une Maison de Log aussi une ecurie.

Dessus Morceler 2.—Il y'une bonne Maison en bois avec cuisine en arriere, aussi trois grand granges faconner, etable pour quarante-deux vaches, grand écurie pour chevaux, etable a cochons batisse au beure et glaciere.

Cette propriete est dans un excellent etat de cultivation et doit offrir une chance de premiere class a aucune personne qui desirer commence le commerce de laiterie.

Elle est proche des Chemins-de-Fer et des bon Marches.

Tout les proprietes seront exposer dans un morccau de 400 arpents, si aucun encherisseur ne met pas un montant aussi fort que le montant reserve elles seront diviser en morcelers, d'une et deux cent arpents chaque, ou bien, comme ca pourra etres determine sujet a un montant reserve sus chaque morceaux.

APPLIQUÉ A MACLENNAN, LIDDELL & CLINE, Solliciteurs des Vendeurs, Cornwall, Ont.

WILFRID'S PARLOUR

Le restaurant le plus chic de Montréal et service des plus chouettes. Cet établissement se recommande au public pour sa spécialité d'huitres en écaille. Les huitres servies aux clients ont été choisies à la main et elles arrivent dans un état de fraîcheur des plus parfaits. Soupe aux huitres préparées en trois minutes.

Wilfrid Théoret, Propriétaire. No. 94 rue St-Laurent.

—Les Sansfaçon sont dans la tristesse aujourd'hui.

—Que leur est-il arrivé ?

—Un de leurs petits jumeaux vient de mourir.

—C'est un malheur, pauvres gens !

—Oui, mais le pire, c'est que les pauvres parents ne savent pas lequel est mort ; ils étaient tellement ressemblants.

Il y a quelque temps, les Suisses de Montréal faisaient construire une église sur la rue Mance. Lorsque les travaux de menuiserie de l'intérieur furent terminés le ministre qui devait desservir le nouveau temple, se demanda s'il ne ferait pas bien de monter en chaire et de s'assurer si les conditions de l'acoustique avaient été bien remplies par l'architecte. Il monta dans la tribune sacrée et se croyant parfaitement seul dans l'édifice, il s'exclama d'une voix forte et solennelle : " Paul ! Paul ! m'entends-tu ? "

—Oui, vérat, je t'entends, répondit une voix tonnante partie du fond de l'église.

Ne voyant personne, le ministre crut à un prodige. Il descendit les degrés de la chaire à pas précipités et se sauva dans son presbytère.

La voix qui l'avait troublé était celle d'un peintre occupé au fond d'un banc dont il terminait la peinture. L'auteur de cette mystification a ri longtemps de la peur bleue qu'il a donnée au ministre suisse.

Grande Assemblée AU DRILL SHED

N'oubliez pas d'assister, Vendredi le 4 Novembre, à la grande assemblée populaire au Drill Shed, en honneur du Jubilé du Pape Léon XIII. La musique du 65me sera présente et on y entendra des discours par nos orateurs les plus distingués.

L'assemblée est convoquée pour huit heures du soir.

Les domestiques :

La cuisinière Adèle est à son fourneau, occupée à préparer un entremets :

—Vous ne soignez guère ce plat, lui dit le valet de chambre.

—Pourquoi voulez-vous que je le soigne ? On ne nous en laisse jamais...



LA QUESTION DES DINERS

VICTOR—Allons, n. de d... ! que me f... vous tous les deux ?

McSHANE—Je retiens vos services, Victor, pour un banquet que je me ferai donner par mes amis de Montréal.

MERCIER—McShane, tu peux te serrer avec tes diners. J'en ai eu assez de ton dernier à Québec. Victor, ne l'écoute pas. S'il veut avoir des diners qu'il fasse lui-même son irish stew. C'est à moi maintenant que les rouges de Montréal doivent offrir un banquet. Victor, je retiens tes services, entends-tu ? Pas de fricot pour ce blagueur-là. Si tu travailles pour lui, tu t'en repentiras.

JEAN LAPINCETTE

I

Trois jolies fillettes S'en étaient allées, Holà ! vertinguette Holà ! vertingué Toutes trois seulettes, Danser dans un pré Holà ! vertinguette Holà vertingué !

II

Mais Jean Lapincette Qu'était à faucher Holà ! vertinguette, Holà ! vertingué En levant la tête Les vit s'émouvoir, Holà ! vertinguette Holà ! vertingué !

III

Il dit : c'est-y bête, J'peux plus travailler, Holà ! vertinguette Holà ! vertingué. J'ai la démangette Dans l'dessous des pieds, Holà ! vertinguette, Hoilà ! vertingué !

IV

D'un air bien honnête S'en va les trouver, Holà ! vertinguette, Holà ! vertingué, J'veux danser, fillettes, Pour me reposer ! Holà ! vertinguette, Holà ! vertingué !

V

Toi seul tenir tête A trois, c'est osé, Holà, vertinguette, Holà vertingué Commençons la fête. Qu'y dit : vous reverez Holà, vertinguette ! Holà ! vertingué !

VI

Au jeu les pauvrettes Furent fatiguées... Holà ! vertinguette Holà ! vertingué ! Fichus et cornettes Pas mal dérangés, Holà ! vertinguette ! Holà ! vertingué.

VII

Les jolies fillettes S'en sont en allées... Holà, vertinguette ! Holà vertingué ! Et Jean Lapincette Se r'mit à faucher ! Holà ! vertinguette ! Holà ! vertingué.

ILLUSTRATED LONDON NEWS

L'édition américaine de cette publication mérite certainement l'encouragement qu'elle semble avoir du public. C'est une revue très bien faite et rempli de littérature intéressante outre des gravures qui sont superbes. Le numéro du 29 octobre contient entre autres un portrait de Bismark, de Signor Crispi, le premier ministre d'Italie, la mort de César et plusieurs autres gravures se rapportant aux affaires d'Irlande. Le prix de cette publication est de dix centins par livraison. S'adresser à *Illustrated London News*, Potter Building, New York.

VARIETES

Aux grandes manœuvres :

—Dites donc, Dumanet, pourquoi ce torchon sur votre sac ? Ça n'est pas d'ordonnance !

—Sargent, c'est pour essuyer le feu de l'ennemi.

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis : Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter. Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et placent infailliblement aux connaisseurs.

A la campagne, deux huissiers se rencontrent :

—Bonjour, confrère ; et les affaires ?

—Je suis allé saisir, ce matin, les Galichard, à Ponbaudet.

—Tiens ! je suis allé pareillement, la semaine passée. Quels brigands ! C'est qu'ils m'ont reçu à coups de bâton !

—Oh bien ! moi, c'est différent : ils ont voulu me faire manger...

—Sapristi ! vous avez de la chance !

—Attendez donc : Ils ont voulu me faire manger... par leur chien !

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquin et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna.—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie McGale les parfums suivants : Kuli-Kuli Violette, Martha Washington, Spanish Jasmína, Florida Breeze, Stephanatis, et le musc donc. Après ça tirez l'échelle.

Cri du cœur.

On s'empresse autour d'une femme encore jeune qui vient de perdre son mari. Chaque essaie de la consoler. Après avoir versé d'abondantes larmes, la veuve pousse cette clameur désespérée :

—Ah ! si seulement j'étais jolie.

A la chasse : Bobinard tire un lièvre et blesse un paysan qui labourait près de là.

Le maladroit donne aussitôt les signes du plus violent désespoir. Comme on essaie de le calmer :

—Non, non, s'écrie Bobinard : je ne me pardonnerai jamais d'avoir manqué un si beau lièvre !

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

LOTTERIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le

Mercredi, 16 Novembre '87

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00
Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,
S. E. LEFEBVRE,
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-TERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,
IMPRESSIONS DE COMMERCE,
ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

FEUILLETON DU "VIOLON."

TARTARIN de TARASCON

DEUXIÈME ÉPISODE

CHEZ LES TEURS

III

Invocation à Cervantes. — Débarquement.

Où sont les Teurs ? — Pas de Teurs.

Désillusion.

O Michel Cervantes Saavedra, si ce qu'on dit est vrai, qu'aux lieux où les grands hommes ont habité quelque chose d'eux-mêmes erre et flotte dans l'air jusqu'à la fin des âges, ce qui restait de toi sur la plage barbaresque dut tressaillir de joie en voyant débarquer Tartarin de Tarascon, ce type merveilleux du Français du Midi en qui s'étaient incarnés les deux héros de ton livre, Don Quichotte et Sancho Pança...

L'air était chaud ce jour-là. Sur le quai ruisselant de soleil, cinq ou six douaniers, des Algériens attendant des nouvelles de France, quelques Maures accroupis qui fumaient leurs longues pipes, des matelots maltais ramenant de grands filets où des milliers de sardines luisaient entre les mailles comme de petites pièces d'argent.

Mais à peine Tartarin eut-il mis pied à terre, le quai s'anima, changea d'aspect. Une bande de sauvages, encore plus hideux que les forbans du bateau, se dressa d'entre les cailloux de la berge et se rua sur le débarquant. Grands Arabes tout nus sous des couvertures de laine, petits Maures en guenilles, Nègres, Tunisiens, Mahonnais, M'zabites, garçons d'hôtels en tablier blanc, tous criant, hurlant, s'accrochant à ses habits, se disputant ses bagages, l'un emportant ses conserves, l'autre sa pharmacie, et, dans un chechia fantastique, lui jetant des noms d'hôtel invraisemblables.

Etourdi de tout ce tumulte, le pauvre Tartarin allait, venait, pestait, jurait, se démenait, courait après ses bagages, et, ne sachant comment se faire comprendre de ces barbares, les haranguait en français, en provençal, et même en latin, du latin de Pourceaugnac, *rosa, la rose, bonus, bona, bonum*, tout ce qu'il savait... Peine perdue. On ne l'écoutait pas... Heureusement qu'un petit homme, vêtu d'une tunique à collet jaune, et armé d'une longue canne de compagnon, intervenait comme un dieu d'Homère dans la mêlée, et dispersa toute cette racaille à coups de bâton. Très poliment, il engagea Tartarin à descendre à l'hôtel de l'Europe, et le confia à des garçons qui l'emmenèrent, lui et ses bagages, en plusieurs brouettes.

Aux premiers pas qu'il fit dans Alger, Tartarin de Tarascon ouvrit de grands yeux. D'avance il s'était figuré une ville orientale, féerique, mythologique, quelque chose tenant le milieu entre Constantinople et Zanzibar... Il tombait en plein Tarascon... Des cafés, des restaurants, de larges rues, des maisons à quatre étages, une petite place macadamisée où des musiciens de la ligne jouaient des polkas d'Offenbach, des messieurs sur des chaises buvant de la bière avec des échaudés, des dames, quelques lorettes, et puis des militaires, encore des militaires, toujours des militaires... et pas un Teur !. Il n'y avait que lui... Aussi, pour traverser la place, se trouvait-il un peu gêné. Tout le monde le regardait. Les musiciens de la ligne s'arrêtèrent, et le polka d'Offenbach resta un pied en l'air.

Les deux fusils sur l'épaule, le revolver sur la hanche, farouche et majestueux comme Robinson Crusoe, Tartarin passa gravement au milieu de tous les groupes; mais en arrivant à

l'hôtel ses forces l'abandonnèrent. Le départ de Tarascon, le port de Marseille, la traversée, le prince monténégrin, les pirates, tout se brouillait et roulait dans sa tête... Il fallut le monter à sa chambre, le désarmer, le déshabiller... Déjà même on parlait d'envoyer chercher un médecin; mais, à peine sur l'oreiller, le héros se mit à ronfler si haut et de si bon cœur, que l'hôtelier jugea les secours de la science inutiles, et tout le monde se retira discrètement.

IV

Le premier affût.

Trois heures sonnaient à l'horloge du Gouvernement, quand Tartarin se réveilla. Il avait dormi toute la soirée, toute la nuit, toute la matinée, et même un bon morceau de l'après-midi; il faut dire aussi que depuis trois jours la *chechia* en avait vu de rudes !...

La première pensée du héros, en ouvrant les yeux, fut celle-ci : "Je suis dans le pays du lion !" pourquoi ne pas le dire ? à cette idée que les lions étaient là tout près, à deux pas, et presque sous la main, et qu'il allait falloir en découdre, br ! un froid mortel le saisit, et il se fourra intrépidement sous sa couverture.

Ma's, au bout d'un moment, la gaieté du dehors, le ciel si bleu, le grand soleil qui ruisselait dans la chambre, un bon petit déjeuner qu'il se fit servir au lit, le tout arrosé d'un excellent flacon de vin de Crescia, lui rendit bien vite son ancien héroïsme. "Au lion ! au lion !" criait-il en rejetant sa couverture, et il s'habilla prestement.

Voici quel était son plan : sortir de la ville sans rien dire à personne, se jeter en plein désert, attendre la nuit, s'embusquer, et, au premier lion qui passerait, pan ! pan !... Puis revenir le lendemain déjeuner à l'hôtel de l'Europe, recevoir les félicitations des Algériens et fréter une charette pour aller chercher l'animal.

Il s'arma donc à la hâte, roula sur son dos la tente-abri dont le gros manche montait d'un bon pied au-dessus de sa tête, et raide comme un pieu, descendit dans la rue. Là, ne voulant demander sa route à personne de peur de donner l'éveil sur ses projets, il tourna carrément à droite, enfila jusqu'au bout les arcades Bab-Azoun, où du fond de leurs noires boutiques des nuées de juifs algériens le regardaient passer, embusqués dans un coin comme des araignées; traversa la place du Théâtre, prit le faubourg et enfin la grande route poudreuse de Mustapha.

Il y avait sur cette route un encombrement fantastique. Omnibus, fiacres, corricolos, des fourgons du train, de grandes charrettes de foin trainées par des bœufs, des escadrons de chasseurs d'Afrique, des troupeaux de petits ânes microscopiques, des négresses qui vendaient des galettes, des voitures d'Alsaciens émigrants, des spahis en manteau rouge, tout ce'a défilant dans un tourbillon de poussière, au milieu des cris, des chants, des trompettes, entre deux haies de méchantes baraques où l'on voyait de grandes Mahonnaises se peignant devant leurs portes, des cabarets plein de soldats, des boutiques de bouchers, d'équarrisseurs...

"Qu'est-ce qu'ils me chantent donc avec leur Orient ?" pensait le grand Tartarin; "il n'y a pas même tant de Teurs qu'à Marseille."

Tout à coup, il vit passer près de lui, allongeant ses grandes jambes et rengorgé comme un dindon, un superbe chameau. Cela lui fit battre le cœur.

Des chameaux ! Les lions ne devaient pas être loin; et, en effet, au bout de cinq minutes, il vit arriver vers lui, le fusil sur l'épaule, toute une troupe de chasseurs de lions.

"Les lâches !" se dit notre héros en passant à côté d'eux, "les lâches ! Aller au lion par bandes, et avec des

chiens !..." Car il ne se serait jamais imaginé qu'en Algérie on pût chasser autre chose que des lions. Pourtant ces chasseurs avaient de si bonnes figures de commerçants retirés, et puis cette façon de chasser le lion avec des chiens et des carnassières était si patriarcale, que le Tarasconnais, un peu intrigué, crut devoir aborder un de ces messieurs.

"Et autrement, camarade, bonne chasse ?"

"Pas mauvaise," répondit l'autre en regardant d'un œil effaré l'armement considérable du guerrier de Tarascon.

"Vous avez tué ?"

"Mais oui... pas mal... voyez plutôt." Et le chasseur algérien montrait sa carnassière, toute gonflée de lapins et de bécasses.

"Comment ça ! votre carnassière ? vous les mettez dans votre carnassière ?"

"Où voulez-vous que je les mette ?"

"Mais alors, c'est... c'est des tout petits..."

"Des petits et puis des gros," fit le chasseur. Et comme il était pressé de rentrer chez lui, il rejoignit ses camarades à grandes enjambées.

L'intrépide Tartarin en resta planté de stupeur au milieu de la route.

Puis, après un moment de réflexion : "Bah !" se dit-il, "ce sont des blagueurs... Ils n'ont rien tué du tout..." et il continua son chemin.

Déjà les maisons se faisaient plus rares, les passants aussi. La nuit tombait, les objets devenaient confus... Tartarin de Tarascon marcha encore une demi-heure. A la fin il s'arrêta. C'était tout à fait la nuit. Nuit sans lune, criblée d'étoiles. Personne sur la route... Malgré tout, le héros pensa que les lions n'étaient pas des diligences et ne devaient pas volontiers suivre le grand chemin. Il se jeta à travers champs... A chaque pas des fossés, des ronces, des broussailles. N'importe ! il marchait toujours... Puis tout à coup halte ! "Il y a du lion dans l'air par ici," se dit notre homme, et il renifla fortement de droite et de gauche.

V

Pan ! Pan !

C'était un grand désert sauvage, tout hérissé de plantes bizarres, de ces plantes d'Orient qui ont l'air de bêtes méchantes. Sous le jour discret des étoiles, leur ombre agrandie s'étirait par terre en tous sens. A droite, la masse confuse et lourde d'une montagne, l'Atlas peut-être... A gauche, la mer invisible, qui roulait sourdement... Un vrai gîte à tenter les fauves...

Un fusil devant lui, un autre dans les mains, Tartarin de Tarascon mit un genou en terre et attendit... Il attendit une heure, deux heures... Rien !... Alors il se souvint que, dans ses livres, les grands tueurs de lions n'allaient jamais à la chasse sans emmener un petit chevreau qu'ils attachaient à quelques pas devant eux et qu'ils faisaient crier en lui tirant la patte avec une ficelle. N'ayant pas de chevreau, le Tarasconnais eut l'idée d'essayer des imitations, et se mit à bêler d'une voix chevrotante : "Mê ! Mê !..."

D'abord très doucement, parce qu'au fond de l'âme il avait tout de même un peu peur que le lion l'entendît... puis, voyant que rien ne venait, il bêla plus fort : "Mê !... Mê !..." Rien encore !... Impatienté, il reprit de plus belle et plusieurs fois de suite : "Mê !... Mê !... Mê !..." avec tant de puissance que ce chevreau finissait par avoir l'air d'un bœuf...

Tout à coup, à quelques pas devant lui, quelque chose de noir et de gigantesque s'abattit. Il se tut... Cela se baissait, flairait la terre, bondissait, se roulait, partant au galop, puis revenait et s'arrêtait net... c'était le lion, à n'en pas douter !... Maintenant on voyait très bien ses quatre pattes cour-

tes, sa formidable encolure, et deux yeux, deux grands yeux qui luisaient dans l'ombre... En joue ! feu ! pan ! pan !... C'était fait. Puis tout de suite un bondissement en barrière, et le coutelas de chasse au poing.

Au coup de feu du Tarasconnais, un hurlement terrible répondit.

"Il en a !" cria le bon Tartarin, et, ramassé sur ses fortes jambes, il se préparait à recevoir la bête; mais elle en avait plus que son compte et s'enfuit au triple galop en hurlant... Lui pourtant ne bougea pas. Il attendait la femelle... toujours comme dans ses livres !

Par malheur la femelle ne vint pas. Au bout de deux ou trois heures d'attente, le Tarasconnais se lassa. La terre était humide, la nuit devenait fraîche, la bise de mer piquait.

"Si je faisais un somme en attendant le jour ?" se dit-il, et, pour éviter les rhumatismes, il eût recours à la tente-abri... Mais voilà le diable ! cette tente-abri était d'un système si ingénieux, si ingénieux, qu'il ne put amais venir à bout de l'ouvrir.

Il eut beau s'escrimer et suer pendant une heure, la damnée tente ne s'ouvrit pas... Il y a des parapluies qui, par des pluies torrentielles, s'amuse à vous jouer de ces tours-là... De guerre lasse, le Tarasconnais jeta l'ustensile par terre, et se coucha dessus, en jurant comme un vrai Provençal qu'il était.

"Ta ta ra ta Tarata !..."

"Quès aco ?..." fit Tartarin, s'éveillant en sursaut.

C'étaient les clairons des chasseurs d'Afrique qui sonnaient la diane, dans les casernes de Mustapha... Le tueur de lions, stupéfait se frotta les yeux... Lui qui se croyait en plein désert !... Savez-vous où il était... ? Dans un carré d'artichauts, entre un plant de choux-fleurs et un plant de betteraves.

Son Sahara avait des légumes... Tout près de lui, sur la jolie côte verte de Mustapha supérieur, des villas algériennes, toutes blanches, luisaient dans la rosée du jour levant : on se serait cru aux environs de Marseille, au milieu de *bastides* et des *bastidons*.

La physionomie bourgeoise et potagère de ce paysage endormi donna beaucoup le pauvre homme, et le mit de fort méchante humeur.

"Ces gens-là sont fous," se disait-il, "de planter leurs artichauts dans le voisinage du lion... car enfin, je n'ai pas rêvé... Les lions viennent jusqu'ici... En voilà la preuve..."

La preuve, c'étaient des taches de sang que la bête en fuyant avait laissées derrière elle. Penché sur cette piste sanglante, l'œil aux aguets, le revolver au poing, le vaillant Tarasconnais arriva d'artichaut en artichaut, jusqu'à un petit champ d'avoine... De l'herbe foulée, une mare de sang, et, au milieu de la mare, couché sur le flanc avec une large blessure à la tête, un... Devinez quoi !...

"Un lion, parbleu !..."

Non ! un âne, un de ces tout petits ânes qui sont si communs en Algérie et qu'on désigne là-bas sous le nom de *bourriquets*.

(A continuer.)

Calino est en chemin de fer, par un vent des plus violents. Penchant sa tête à la portière, il voit s'envoler son chapeau.

— Sacrebleu ! murmura-t-il, il y a mes initiales au fond ! On va télégraphier à ma famille que je me suis brûlé la cervelle !

Charpoireau a ordonné à son domestique de mettre de la paille devant sa maison.

— Que fais-tu donc faire là ! lui demanda un de ses amis.

— Mon ami, tu ne sais donc pas que ma femme est très malade.

— Ah ! je monte la voir.

— Tu ne la trouveras pas... Elle est à Nice !

Entre fillettes, la conversation roule sur les poupées :

— Moi, s'écrie la petite Lili, j'adore les poupées qui parlent.

— Moi aussi ; mais je n'aime pas qu'elles parlent trop !